

NOTICE HISTORIQUE

SUR

R. H. J. SCOUTETTEN



NOTICE HISTORIQUE



SUR

R. H. J. SCOUTETTEN

DOCTEUR EN MÉDECINE, ANCIEN MÉDECIN PRINCIPAL
DE PREMIÈRE CLASSE, MÉDECIN EN CHEF
ET PREMIER PROFESSEUR DE L'HÔPITAL D'INSTRUCTION DE METZ,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
COMMANDEUR DES ORDRES IMPÉRIAUX DE SAINT-STANISLAS DE RUSSIE
ET DU MEDJIDIÉ DE TURQUIE, DÉCORÉ DE LA MÉDAILLE DE CRIMÉE,
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS.
MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,
LETTRES ET ARTS ET DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES MÉDICALES DE LA MOSELLE
MEMBRE DES ACADÉMIES DE TOULOUSE, LILLE, NANCY,
MEMBRE HONORAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
ET CORRESPONDANT DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES,
NATIONALES ET ÉTRANGÈRES,

PAR

Le Docteur J. A. ISNARD



NANCY

IMPRIMERIE E. RÉAU, RUE SAINT-DIZIER, 51

—

1873

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE

PROFESSEUR SCOUTETTEN.

Messieurs,

L'année 1870 et l'année 1871 n'ont pas été heureuses pour nous et en particulier pour la ville de Metz : la première à cause de l'invasion étrangère, et la deuxième par les conséquences de l'occupation et par la mortalité qui s'en est suivie. Pour ceux qui remarquent ce qui se passe autour d'eux, il est bien évident que toute la population a vieilli. Les hommes les plus calmes, les moins accessibles aux émotions vives n'ont pu échapper à cette situation accablante qui mine, énerve, éteint un moment, mais n'enlève point tout ressort aux âmes bien trempées. Quelques-uns mêlés aux événements du jour et y ayant pris une part très-active, ont été frappés au cœur par les faits dont ils ont été témoins ; d'autres, hommes de science, mais fatigués par l'âge, surmenés par le travail, n'ont pu se soustraire à la commotion produite par cet immense désastre.

Parmi ceux que Metz a perdus, il en est deux dont la mort a été un événement. J'ai nommé Félix Maréchal et Scoutetten.

Il y a une chose singulière à faire remarquer à ce propos.

(Nous avions en France trois villes fortes entre toutes, Strasbourg, Metz et Lille. M. Küss était professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg, maire de sa ville natale, mort. M. Maréchal, praticien éminent, médecin aussi et maire de Metz, sa ville natale, mort. Et enfin l'autre ville restée à la France est la ville natale de Scoutetten, mort aussi, sans être maire de Lille qu'il n'habitait pas.)

Ces trois hommes, recommandables à divers titres : Küss adoré, respecté et pleuré par les Strasbourgeois; Félix Maréchal dont la mort sera tous les jours plus sensible pour les Messins qui ont perdu en lui l'homme *fait* Metz; et enfin Scoutetten qui laisse un vide dans la science à la culture de laquelle il avait voué sa vie toute entière, méritent tous trois que leur mémoire soit conservée et que les services qu'ils ont rendus soient signalés non-seulement à leurs contemporains, mais à leurs successeurs. A trois médecins revient la tâche de faire l'histoire de ces trois hommes: l'un deux, Maréchal, qui a rendu d'éminents services à la ville dans l'administration, doit être apprécié par un administrateur, et en même temps par un médecin qui seul peut parler de lui d'une manière compétente.

M. de Bouteiller, notre collègue, a présenté à l'Académie une notice remarquable sur M. Maréchal envisagé, en général, comme homme, comme médecin, comme maire. Qui ne voudrait être loué ainsi? A ces pages éloquentes, succèdent d'autres pages dictées

par le cœur d'un ami qui l'a intimement connu et l'a dépeint ce qu'il était. J'ai nommé l'éminent M. Woirhaye, qui a résumé la vie de Félix Maréchal en l'appelant le Juste. Mais il reste beaucoup à dire de lui comme médecin. A moi a été dévolu le soin de raconter la vie de Scoutetten; cette tâche est difficile, au-dessus de mes forces peut-être; cependant je ne m'en plains pas, ne me considérant pas comme mal partagé.

La vie de Scoutetten a été tellement accidentée, qu'un jour donné de cette vie ne ressemblait ni à la veille de ce jour, ni à son lendemain, ce qui permet, en l'étudiant, de le juger à bien des points de vue différents.

Mais faire la biographie d'un savant, ce n'est pas le louer de parti pris, trouver parfait tout ce qu'il a produit, ne pas rencontrer son égal; c'est mieux, c'est le peindre tel qu'il est, c'est le faire connaître complétement. Le tout est de savoir d'avance si le côté par lequel il se révèle lui donne droit à l'attention et aux regrets du monde savant: en un mot, s'il y a avantage pour sa mémoire à ce qu'on parle de lui; personne ne pouvant avoir la prétention d'être ni parfait ni complet.

Donc aux morts on doit la vérité, et on ne doit parler d'eux que lorsque la somme de leurs qualités, de leur savoir et des services qu'ils ont rendus, l'emporte de beaucoup sur ce qui n'a été d'aucune utilité pour leurs contemporains. Aux vivants, on ne leur doit rien, ils se chargent souvent eux-mêmes de promener leur personnalité et de constater chemin faisant l'impression qu'ils produisent, ou de produire quelquefois une impression dont on se garde bien de leur donner le sens.

En réalité ont-ils bien tort? On se plaît à répéter, comme un encouragement à la modestie, les paroles de l'Évangile, que les premiers seront les derniers; mais cela n'a plus lieu dans la pratique. Chacun de nous a connu un homme qui, lorsqu'il faisait partie d'une réunion, s'y prenait toujours de manière à entrer le premier dans la salle, et s'installait dans le premier fauteuil à sa convenance; il y restait et on s'accoutumait à l'y voir. Nous avions donc raison de dire qu'aux vivants on ne doit rien et qu'aux morts surtout on doit la vérité.

Quand on lit une biographie et qu'on y trouve que tel ou tel savant a été si extraordinaire que tout ce qu'il a fait étonne, qu'il a été supérieur à tous, on suspend le plus souvent la lecture du livre dont on connaît d'avance la conclusion. Il y a des hommes sans doute de qui l'on peut dire les choses les plus élogieuses, c'est heureux pour l'humanité; mais ces hommes-là n'ont pas besoin de biographe, cette tâche est dévolue à tout le monde.

C'est donc l'histoire impartiale de Scoutetten, qui est à faire; il faudra le suivre depuis le début de sa carrière jusqu'en 1871; ne pas se borner à l'énumération stérile de ses œuvres, car elles méritent une plus respectueuse attention. Nous serons plus d'une fois obligé d'avouer notre incompétence pour les juger; car Scoutetten a tant publié de choses, il a tant remué d'idées, que tout en le connaissant depuis 1832, nous avons été frappé d'étonnement, même d'admiration, en voyant tous ses ouvrages que nous nous sommes imposé l'obligation de relire, afin d'en pouvoir parler avec connaissance du sujet.

Que de notes, que d'aperçus nouveaux, que de projets, que d'idées en fermentation dans cette four-

naise cérébrale toujours incandescente! On ne peut se défendre d'un sentiment de respect quand on songe que son avidité pour la science était telle que sur la lecture d'une note publiée dans un journal ou ailleurs et relatant un fait nouveau, une idée nouvelle, une méthode de traitement récemment imaginée; que cela se passât en Autriche, à Heidelberg, en Silésie, n'importe où, il partait; eût-ce été en Chine, il serait parti incontinent pour aller voir, s'enquérir, sans autre but que celui de satisfaire d'abord sa curiosité scientifique, dans celui aussi de concourir à féconder l'idée nouvelle, si elle en valait la peine, et d'en avoir sa part de renommée, c'était bien naturel. Il avait ce point de ressemblance avec le docteur Landouzy, de Reims, que l'on voyait tout à coup disparaître pendant douze à quinze jours; il était parti pour voir un pellagreux sur les bords du lac de Côme ou de Garde; il rentrait satisfait, ayant acquis le droit de dire: la pellagre a telle ou telle physionomie, au lieu de celle que lui donnent les auteurs qui la décrivent sans l'avoir vue. Scoutetten nous a donné en 1855 un exemple saisissant de son avidité impatiente de tout voir par lui-même. Il revenait de Constantinople à l'hôpital de Metz, pour reprendre son service de médecin en chef qui nous avait été confié; il vit dans la salle des blessés une série de fils tendus dans tous les sens et sur lesquels nous avions placé un assez grand nombre de papiers ozonométriques, et en demanda l'explication que nous lui donnâmes avec empressement; il ne répondit rien; trois jours après il revenait à l'hôpital muni d'une ample provision de papiers de toutes les nuances; il était allé à Nancy s'informer auprès de M. le docteur Simonin du mode de préparation et

d'emploi des papiers ozonométriques. Il nous fit aussitôt l'histoire détaillée de l'ozone, se mit à l'œuvre, emprunta le concours de tout le monde pour lui recueillir ce qui avait été publié jusqu'alors à Versailles et ailleurs, et six mois ou un an après, il publiait un livre sur l'ozone où les discussions les plus difficiles sur l'électricité lui devenaient familières et où il considère l'ozone comme de l'oxygène électrisé, avec MM. Fremy et Becquerel.

Robert-Henri-Joseph Scoutetten est né le 24 juillet 1799, à Lille (département du Nord), où sa famille, originaire de Flandre, avait dû se réfugier vers le milieu du seizième siècle, par suite des guerres des Flamands contre les ducs de Bourgogne. Le 29 octobre 1816, il fut nommé chirurgien surnuméraire à l'hôpital d'instruction de Lille, fonction très-recherchée à cette époque, équivalant au grade de médecin élève actuel et qui ne s'obtenait qu'au concours. Il fut nommé chirurgien sous-aide au même hôpital le 1er juin 1818; à la succursale de Picpus, à Paris, le 15 juillet 1819; à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, à Paris, le 31 janvier 1820. Après sa réception au doctorat en médecine, à Paris, le 5 août 1822, il fut nommé chirurgien aide-major à l'hôpital d'instruction de Metz le 28 octobre 1822, et ensuite chargé de remplir les mêmes fonctions, du 14 avril 1823 au 25 mai 1824, à Toulouse, où il enseigna l'anatomie, la physiologie et la médecine opératoire aux sous-aides qui devaient faire partie de la campagne d'Espagne; il revint ensuite à Metz à l'hôpital d'instruction en qualité d'aide-major breveté, du 25 mai 1824 au 1er février 1833; en qualité d'aide-major démonstrateur jusqu'au 2 août 1836, et de chirurgien-major, second professeur, jusqu'au 12 juillet 1840.

Il avait été nommé professeur agrégé en médecine de la Faculté de Strasbourg, en décembre 1829, attaché comme chirurgien-major et premier professeur à l'hôpital militaire de la même ville du 12 juillet 1840 au 5 avril 1841, et chirurgien principal de deuxième classe et premier professeur du 14 mars au 7 septembre suivant. Il fut appelé à Metz pour y prendre la direction du service médical de l'École d'application de l'artillerie et du génie, du 7 septembre 1844 au 5 juin 1852, et celle de médecin principal de première classe, chef de l'hôpital militaire de Metz, du 5 juin 1852 au 1er septembre 1854 jusqu'au moment où il partit pour Constantinople, où il fut médecin en chef de tous les hôpitaux militaires du 15 octobre 1854 au 15 juin 1855. A cette époque il revint à Metz pour y reprendre la direction de l'hôpital militaire.

Tels sont les services militaires de Scoutetten. Dès ses débuts dans la carrière qu'il a parcourue, il se signale par un mérite exceptionnel, il obtient des prix comme élève, comme sous-aide et se fait remarquer entre tous comme un sujet distingué. Je ne parle point des récompenses qu'il a obtenues plus tard des sociétés dont ses travaux et ses mémoires lui ouvrirent les portes, des missions scientifiques et officielles qu'il reçut ; je ne veux pour le moment que signaler les brillants débuts de Scoutetten.

Il vint à Metz en 1822, y resta peu de temps, partit pour Toulouse et en revint en 1824 ; c'est à partir de cette époque jusqu'à 1840 qu'il créa sa réputation dans sa ville d'adoption, où il fut très-recherché et où il occupa incontestablement le premier rang parmi les médecins du pays. Grâce à son activité prodigieuse, il pouvait suffire à son immense

clientèle et à son enseignement comme professeur à l'hôpital militaire.

Scoutetten fut interrompu dans ses succès toujours croissants par un déplacement inattendu et fut envoyé à l'hôpital de Strasbourg. Ce ne fut qu'à la fin de 1844 qu'il lui fut possible d'échanger une position considérable contre des fonctions moins importantes; mais il revenait à Metz qui lui rendait ses amis et sa clientèle et qui d'ailleurs était sa ville de prédilection. Il eût bien mieux fait alors de n'y pas rentrer et d'aller à Paris, eût-il dû renoncer à la carrière militaire. Quand on parle de renoncement, de démission, on ne peut s'empêcher de remarquer que les hommes les plus considérables du corps de santé n'ont jamais pu se décider à s'en séparer quand ils en ont fait partie pendant quelques années. Est-ce donc que le corps offre des avantages excep tionnels, est-ce que ceux qui en font partie y rencontrent des compensations, des honneurs, des satisfactions d'amour-propre? Non, les compensations y sont nulles, les honneurs officiels nuls, les satisfactions officielles nulles; à tel point que les médecins militaires grisés par l'uniforme au début de la carrière ne tardent pas à se réfugier, aussitôt qu'ils le peuvent, sous l'habit bourgeois avec lequel ils conservent leur valeur propre.

Ils sont administrés par des hommes qui ne peuvent comprendre un service hospitalier, alors que les médecins eux-mêmes qui passent leur vie dans les hôpitaux ont besoin d'une attention soutenue pour comprendre ce qu'exige un service médical au point de vue de ses besoins, de sa direction, de sa distribution et de ses exigences, surtout en campagne.

Quels sont donc les avantages qu'offre la profession médicale militaire à ceux qui sont appelés à y occuper un rang élevé ? Les seuls qu'on y trouve sont : 1° la satisfaction d'une curiosité scientifique sans cesse éveillée par des maladies d'hommes jeunes et vierges de tout traitement ; par la facilité des explorations et des études anatomiques et par celle de se familiariser avec les manœuvres de la médecine opératoire. Puis, quand on a conquis dans un hôpital la direction d'un service de malades, ce ne sont pas des malades ordinaires, mais des militaires jeunes auxquels on s'attache, que l'on rencontre dans sa carrière, soit en campagne, soit ailleurs. Quand on est témoin de la résignation de ces jeunes gens séparés de leur famille, on est ému de s'entendre interpeller par eux (quand ils sont malades, s'entend) comme étant leur protecteur, leur conseiller, leur consolateur naturel. On rencontre bien sur son chemin des *impedimenta*, des frelons étrangers au corps qui viennent récolter ou au moins essayer de récolter la reconnaissance du soldat, en l'interrogeant avec des paroles mielleuses, ou bien en lui tâtant le pouls. Le soldat rit et regarde son major, comme il l'appelle ; ce regard veut dire, je sais à qui je dois les soins qu'on me donne et ma guérison future. Eh bien ! Que l'on soit un homme supérieur ou non, il suffit d'avoir du cœur pour s'attacher définitivement à cette carrière qui a de ce côté ses compensations, si d'un autre elle a ses déboires.

On ne doit donc pas espérer de trouver des compensations ni des satisfactions d'amour-propre dans le corps de santé ; les seuls qui puissent choisir cette carrière avec raison, sont ceux qui, modestes dans leurs prétentions, font bon marché des honneurs et

ne veulent s'occuper que de science; ceux qui renoncent volontiers à la lutte nécessaire pour se créer une position. Mais quand on s'appelle de tel ou tel autre nom, il faut d'autres motifs pour expliquer que des hommes éminents puissent s'incliner devant une férule et supporter souvent des observations humiliantes.

Je dois convenir qu'aujourd'hui la situation n'est plus ce qu'elle était; mais elle ne deviendra ce qu'elle doit être que le jour où les services rendus par le corps de santé profiteront comme honneur au corps de santé lui-même et non à d'autres, et où surtout le mérite médical de chacun sera apprécié par ses chefs compétents; à la condition, bien entendu, que ceux-ci auront encore une activité suffisante pour s'occuper des intérêts du corps et n'auront pas ambitionné la position élevée qu'ils occupent dans l'unique but de s'y reposer. Nous avons entendu souvent le regrettable et regretté collègue le docteur Ehrmann se plaindre de n'avoir jamais reçu la visite de ses chefs pendant les cinq années de son séjour au Mexique.

Il ne faut pas trop en vouloir au conseil de santé, auquel on a eu le soin d'enlever toute initiative, toute prérogative, tout pouvoir et auquel on n'a abandonné que la voix consultative de laquelle on fait le cas que l'on sait; de sorte qu'on ne lui a pas même laissé sa raison d'être.

Aussi le nom de Scoutetten, que l'on a droit de s'étonner de ne pas voir inscrit au nombre des membres du conseil de santé, a-t-il fait peur à beaucoup de monde, on peut le penser; car il faut là des hommes calmes, extrêmement calmes, et on n'y aime pas le bruit. Or Scoutetten n'était pas

l'homme calme ni d'une nature à supporter tout, patiemment; de plus, il faisait beaucoup de bruit avec son activité incessante et son besoin de s'occuper de questions nouvelles et il n'était guère permis à côté de lui de se tenir à l'écart du mouvement. A ce titre, il a été regardé comme un trouble-fête, apportant la perturbation partout où il se trouvait; il serait mieux de dire qu'il apportait la vie partout où il était, et que cela ne plaît pas à ceux qui aiment le repos ni à ceux qui l'exigent. En tous cas, il a partagé cette exclusion du conseil avec M. Vuillaume, duquel on ne pourra pas dire assurément qu'il n'était ni digne, ni calme, ni grave; car c'est précisément par une très-grande dignité et un grand air qu'il se faisait remarquer. Scoutetten était, nous le voulons bien, un enfant terrible, provoquant la discussion scientifique partout, exposé sans doute à soutenir des théories douteuses et par conséquent à commettre des erreurs; mais nous aimons mieux encore ces lutteurs infatigables qui peuvent être ramenés dans le sentier du vrai, que ceux qui ne disent rien, ne font rien et se laissent éteindre à huis clos, ceux-là sont sûrs de ne jamais se tromper.

C'est pour cela que Scoutetten aurait dû rechercher un grand théâtre, où il aurait trouvé des lutteurs aussi qui l'auraient ou combattu ou soutenu, mais dans tous les cas stimulé outre mesure, en lui imprimant une bonne direction dans ses recherches. Alors Scoutetten serait devenu réellement grand, il aurait pris garde d'avancer des hypothèses insoutenables et ne se serait jamais présenté à la lutte qu'armé de bons et judicieux arguments, chose que, seul, il n'a pas toujours pu faire, emporté qu'il était par la fougue de son imagination.

Scoutetten avait envie de tout, il avait soif et désir de toute science, de tout ce qui pouvait servir d'aliment à son esprit investigateur par excellence. Cela ne veut pas dire que partout il ait apporté la lumière; mais que sur tout ce qu'il a touché il a appelé l'attention.

Le premier ouvrage important que M. Scoutetten a publié est un Traité d'une méthode nouvelle ou ovalaire, pour l'amputation des membres dans les articulations. Cette méthode avait été signalée, déjà, par Langenbeck, en 1809, et appliquée par Guthrie, à la désarticulation du bras. En 1827, Scoutetten propose de l'ériger en méthode générale, applicable à toutes les désarticulations, et plus tard même aux amputations dans la continuité des membres. Mais elle est d'une exécution toujours difficile, à cause du peu d'espace que fournit le sommet de l'ovale pour la manœuvre de l'instrument. Cet ouvrage fut très-remarqué, traduit en plusieurs langues, et valut à son auteur une médaille d'honneur qui lui fut décernée par la Société royale de Marseille. A partir de cette époque, le nom de Scoutetten fut définitivement attaché à la méthode ovalaire. Sa réputation fut établie.

Au mois de septembre 1831, Scoutetten fut envoyé à Berlin, par l'Intendance sanitaire du département de la Moselle, au moment où le choléra venait d'éclater dans la capitale de la Prusse. Il y observa attentivement la marche de l'épidémie, fit de nombreuses autopsies, se blessa même plusieurs fois au contact d'instruments chargés du sang des cholériques, sans en éprouver d'autre malaise qu'une douleur et une inflammation locale. Dès cette époque, Scoutetten fut anticontagioniste, et publia une

Histoire médicale et topographique du choléra, en 1831.

En 1832, il publia une nouvelle relation du choléra, qui avait régné à Berlin; l'Institut décerna à l'auteur une médaille d'encouragement (prix Monthyon).

En 1870, Scoutetten a publié une Histoire chronologique, topographique et étymologique du choléra, depuis la haute antiquité jusqu'à son invasion en France, en 1832. Le temps à parcourir pour faire cette histoire a été divisé en trois périodes : la première, comprend les travaux antérieurs à l'ère chrétienne ; la seconde, ceux qui datent du premier siècle jusqu'à la fin du XVIIIe; et la troisième, qui commence en 1801 et s'étend jusqu'à nos jours.

Il résulte des recherches faites dans l'ouvrage attribué à Sucruta et dans les Védas, à propos des maladies observées et décrites dans l'Inde, que ces anciens ouvrages ne fournissent aucun document important sur l'origine, la nature et le traitement du choléra.

Dans la relation d'un voyage qu'il fit aux Indes orientales, en 1688, Datton, médecin, décrit les maladies qu'il y a observées, et entr'autres une maladie spéciale que quelques auteurs ont pensé être le choléra.

Un siècle plus tard, Sonnerat, en 1781, fut envoyé par le roi aux Indes orientales, il décrivit la maladie qui y régna pendant son séjour, et sa description se rapproche plus de celle qui convient au choléra, mais elle convient aussi à d'autres maladies confondues sous le même nom. Boutin fut du nombre des médecins qui, au XVIIe siècle, ont observé le choléra dans l'Inde, et principalement à Pondichéry, où il

fit ses observations, rapportant la cause de la maladie à la température atmosphérique, chaude et humide, à l'abus de fruits non mûrs et souvent corrompus, etc.

Dans la troisième période, au XIXe siècle, le choléra devient épidémique, voyageur. En 1817, il apparaît dans l'Inde, à Morley; le 11 juillet, à Patna et à Dinapore. Le docteur Tytler, appelé par un médecin hindou, ne reconnut pas le choléra auquel succomba le malade, il regarda cette mort comme le résultat d'un empoisonnement. Ce qui frappa le plus à cette époque, ce fut le désastre éprouvé par l'armée du marquis d'Hartings. Ce général avait pour mission de combattre Holkar et Schindiah, chefs redoutables des peuples de l'Hindoustan, et campait, avec 10000 soldats anglais et 3000 suivants indigènes, à Gubbulpore, Mundellah et Sangor, lieux très-bas et humides. Cette armée fut prise tout à coup, du 6 au 7 novembre 1817, des accidents les plus graves; en douze jours, 9000 hommes avaient succombé; les chemins étaient couverts de morts et de mourants. Le général, désespéré d'un tel désastre, demanda et obtint l'ordre de quitter cette position; il conduisit ses troupes dix-sept lieues plus loin, les fit camper sur un lieu élevé, et la maladie disparut.

Si nous avons reproduit tout au long ce récit de Scoutetten, c'est pour prendre acte d'un fait qui s'est passé en 1817, et le signaler aux médecins qui se sont attribué l'honneur d'avoir, les premiers, fait, avec avantage, déplacer un camp pour le porter ailleurs, quand une épidémie venait à éclater. Cette conduite est tellement naturelle, qu'il n'y a vraiment pas lieu d'en tirer vanité.

Revenons au choléra qui marcha sur Calcutta,

s'étendit depuis l'embouchure du Gange jusqu'à son confluent, avec la Jumma, espace qui comprend 148 lieues carrées. Puis, il abandonna le Bengale, se retira sur la rive occidentale du Gange et de la Jumma, sévit avec violence à Bénarès, où 15000 personnes périrent en deux mois; à Allahabadh, il en mourait de quarante à cinquante par jour. Dans le district de Gorriackpoure, il fit périr 30000 personnes en un mois. Le choléra se dirigea vers le Decean, puis, franchissant des distances énormes, il s'étendit sur la côte de Malabar et de Coromandel, arriva à Madras le 8 octobre; à l'île Ceylan, à Kandy, sa capitale; en 1819, envahit l'île Maurice, l'île Bourbon; pénétra à Siam en 1819; à Brancock, où il fit périr 40000 personnes; de là à Malacca, Singapore; à Java, où il enleva, en 1822, 100000 habitants; en 1820, en Cochinchine et dans le Tonkin; en 1823, il retourna à Tema, Célèbes et Banda; à Timor; dévasta la Chine; atteignit les frontières de la Sibérie; et fut arrêté en 1827, au mois de février, par un vent du nord très-violent qui dura plusieurs mois.

En 1829, il apparut à Téhéran, en octobre; au milieu de juin 1830, sur la côte méridionale de la mer Caspienne; de là, à la ville de Tauris, où il enleva 5000 habitants; entra le 8 août à Tiflis, qui, sur 30000 âmes, en perdit 22000. Le 1er juillet de la même année, il arrivait à Astracan, où, sur 1229 malades, le tiers succomba. Le 14 juin 1830 il se montre à Saint-Pétersbourg; le 28 septembre 1830 à Moscou; le 26 mars 1832 à Paris, où il fit, jusqu'au 31 août de la même année, 17773 victimes.

Scoutetten continue ses recherches dans les livres chinois, dans les livres hébreux et dans les œuvres d'Hippocrate, pour y trouver des notions sur le cho-

léra. Passant à la troisième période, du Ier au XVIIIe siècle, il consulte Celse, puis Galien, qui vivait un siècle plus tard, et les médecins grecs; discute les textes avec l'autorité d'un homme familier avec les langues grecque et hébraïque; puis il fait l'histoire des maladies épidémiques antérieures au XIXe siècle, et de la perte qui désola l'Europe à plusieurs reprises. Chemin faisant, il s'occupe des épidémies en général, de leurs causes, de la formation des champignons microscopiques, auxquels il consacre une carte qui a dû lui imposer un nouveau genre de travail. Sur une autre carte, il inscrit tous les départements de France, en donnant à chacun une teinte proportionnelle, au nombre de fois que le choléra y a sévi, pendant les quatre épidémies qui ont régné en France, du 26 mars 1832 au 6 juin 1869.

Si nous nous sommes arrêté sur ce livre, dont nous n'avons pu qu'extraire certains faits et signaler les divisions adoptées par l'auteur, ce n'est pas que nous ayons eu l'intention ni de juger ni d'analyser ce travail qui ne peut l'être qu'en le citant tout entier; mais pour donner une preuve saisissante de l'activité d'esprit de l'auteur, il lui a fallu posséder des connaissances bien variées, pour arriver à présenter dans un petit volume de cent vingt pages, tant de faits, de dates, de citations chinoises, hébraïques, grecques, latines, empruntées aux médecins anciens les plus recommandables, et c'est pour cela que nous réclamons le droit de signaler ce livre comme un prodige d'érudition.

En 1838, Scoutetten publie des observations de chirurgie: dans l'une, il est question du broiement d'un calcul, opération récente alors et pratiquée

avec succès ; dans l'autre, il s'agissait d'un cancer mélané, tumeur située au côté gauche du cou, et de son ablation. Nous n'avons rien à dire à ce propos, Scoutetten était coutumier du fait, il opérait avec une grande habileté et beaucoup de hardiesse.

Mais, ce que nous voulons faire remarquer à ce propos, c'est que les chirurgiens, en général, apportent beaucoup de négligence à rendre compte des opérations qu'ils ont pratiquées, que le succès ou un insuccès en aient été la conséquence. Il est évident que tout le monde ne possède pas le don d'écrire avec élégance et clarté comme Scoutetten. Cependant, il importe que les observations chirurgicales, quand elles en valent la peine, ne soient pas perdues pour la science, elles constituent la meilleure des bibliothèques dans laquelle on va puiser et où l'on trouve matière à comparaison avec les cas qui se présentent dans la pratique. Si l'opérateur a eu le courage honnête d'avouer sa faute, si tant est qu'il en ait commis, et son insuccès si l'opération n'a pas réussi; celui qui lit cette observation en sait gré à l'auteur et la met à profit pour son propre compte. C'est à ce point de vue que nous nous plaçons pour réclamer l'histoire des opérations intéressantes qui se font à la campagne, où beaucoup de faits remarquables passent inaperçus et sans être publiés. Scoutetten, lui, n'y manquait jamais ; on pourrait peut-être lui adresser le reproche contraire, de n'avoir pas toujours su attendre la guérison de ses opérés, pour la signaler dans les journaux ou dans les sociétés savantes.

En 1853, Scoutetten prononça, à la Société des sciences médicales de la Moselle, à la fin de sa présidence, un discours, dans lequel il fit une histoire

rapide du chloroforme et de l'anesthésie en général. Il fit remarquer, ce qu'on savait sans doute, mais avec beaucoup plus de précision, et en semant çà et là des aperçus nouveaux et pleins d'originalité, dont il jalonnait son récit, que chez tous les peuples, depuis un temps immémorial, et même chez les Chinois, bien des tentatives avaient été faites pour supprimer la douleur pendant les opérations. Avant la découverte récente de l'éther et du chloroforme, on regardait comme des utopistes ceux qui songeaient à obtenir cette insensibilité. Aujourd'hui, les malades consentiraient à se faire chloroformer pour des opérations insignifiantes. L'insensibilité qu'on obtient par son emploi paraît à chacun chose naturelle.

On ferait bien mieux de regarder ce résultat comme une chose merveilleuse, et la découverte du chloroforme comme la plus belle invention du siècle.

Nous n'avons pas à dire comment le docteur Morton découvrit l'éthérisation; il arriva, à cette occasion, ce qui arrive bien souvent, qu'il se trouve, à côté d'un inventeur, un personnage officieux, tout prêt à récolter la gloire ou le profit d'une découverte ou d'une idée qui ne lui appartient pas. Cependant, l'éther fut détrôné par le chloroforme, beaucoup plus puissant et qui, lorsqu'il est bien pur et administré par un médecin prudent et expérimenté, amène promptement l'anesthésie sans danger pour le malade.

Quelques morts ont suivi l'application du chloroforme, ce sont des exceptions qui, chaque jour, deviennent plus rares. Quelques tribunaux ont désiré s'en émouvoir, et rendre le médecin responsable de l'action de cet agent anesthésique.

Autant vaudrait-il donner, comme en Chine, l'ordre

de toujours guérir, en imposant au médecin une amende proportionnelle à la qualité sociale du malade qu'il aurait perdu. En Angleterre, M. Simpson employa le chloroforme dans l'accouchement; mais il avait compté sans les révérends de l'Église anglicane, qui y virent un acte d'impiété et de rébellion à la sentence de l'Écriture sainte, qui veut que la femme *accouche avec douleur*. Ce à quoi M. Simpson répondit, en homme d'esprit, que Dieu lui-même est le premier inventeur de l'anesthésie, puisqu'il endormit Adam pour lui enlever, sans douleur, la côte dont il fit la femme. *Notandum Adam profundo sopore fuisse demersum, ne ablationis costæ dolorem sentiret.* Il est inutile de reproduire les discussions auxquelles ce fait donna lieu, et de rechercher si Adam, n'ayant pas encore péché, avait droit à ne pas souffrir. Il y a quelque chose de plus important à constater, c'est que le chloroforme a rendu et rendra d'immenses services.

Qu'il a rendu souvent possible la réduction de hernies qui eussent exigé une opération dangereuse; de luxations qui eussent été irréductibles sans l'emploi de ce moyen, et qu'il offre toujours au médecin, le plus familier avec la pratique des opérations, le spectacle merveilleux d'un homme auquel on a pu retrancher un membre, et qui pansé et couché dans son lit, demande à son réveil qu'on ne tarde pas plus longtemps à l'opérer, alors que tout est terminé.

Scoutetten a publié sur l'ozone, un livre où il a raconté ses nombreuses expériences, la découverte de l'ozone, expliqué sa nature, et mentionné le jugement qu'on a porté sur lui, au moment où Schœnbein l'a trouvé. Les expériences commencées par Schœn-

bein, complétées par Scoutetten, prouvent que ni l'électricité ni l'oxygène n'agissent isolément, n'ont d'influence sur l'iodure de potassium, et si le nom d'ozone a été imposé par Schœnbein, et consacré par l'usage, ce n'est en réalité que de l'oxygène électrisé.

Alors, Scoutetten recherche comment l'ozone se produit naturellement dans l'atmosphère, sous l'influence de courants électriques, comment on peut obtenir l'ozone dans les laboratoires, et comment enfin on peut démontrer sa présence dans l'atmosphère, au moyen d'un papier réactif, ozonoscopique, qu'on expose à l'air pendant douze heures, et dont la coloration correspond, après l'expérience, à l'un des dix numéros inscrits sur l'échelle ozonométrique, et dont la teinte est d'autant plus foncée, que l'action de l'ozone a été plus intense.

Scoutetten ne s'en tient pas là, et dans cette circonstance, comme dans toutes celles où il est aux prises avec une idée nouvelle, il la féconde en multipliant ses appréciations, et épuise presque le sujet, à force d'attention et de recherches ; de sorte que la découverte est presque devenue la sienne, par les conséquences qu'il en déduit, les applications qu'il en fait, et qu'aujourd'hui, bien que Schœnbein, le premier, ait signalé l'ozone, on ne saurait en parler, sans lui associer le nom de Scoutetten. En effet, ce dernier a fait un livre où les questions les plus intéressantes sont discutées à propos de l'ozone, de sa présence dans les diverses couches atmosphériques, de ses variations diurnes et nocturnes, et du rôle important qu'il joue dans tous les phénomènes météorologiques où l'électricité se produit.

Cet ouvrage ne saurait être analysé, pas plus que

tous ceux que Scoutetten a publiés, parce que dans chacun d'eux, il a accumulé tant de questions diverses, qu'il faudrait reproduire la totalité de ses descriptions.

Aussi, nous sommes-nous trop avancé, en nous promettant de ne pas nous borner à l'énumération des œuvres de Scoutetten. Ce livre a été diversement jugé quand il a paru, il n'a pas été apprécié à sa juste valeur, et on n'a pas tenu compte à l'auteur de l'immense travail auquel il a dû se livrer, pour aboutir à rendre plus facile l'interprétation de bien des phénomènes météorologiques.

Nous avons éprouvé un véritable plaisir à lire un travail de Scoutetten, intitulé: *Une visite à l'Abendberg*. C'est un morceau de littérature frais, délicat par les sentiments qui y sont exprimés, où Scoutetten se révèle ce qu'il était, bon, compatissant à toutes les infortunes, appréciant comme il doit l'être, le dévouement d'un médecin qui a consacré sa vie et sa fortune à de pauvres crétins, en leur donnant, avec une patience angélique, les notions du bien et du mal, en faisant jaillir l'intelligence de ces êtres disgraciés, par des leçons progressives et bien comprises. Scoutetten raconte sa visite, dans ce petit écrit, dont les premières pages rappellent les descriptions de Walter Scott. Scoutetten est poëte, il aime la nature, la décrit comme un admirateur passionné du beau. Il est artiste, il aime les arts, ces natures-là sont bonnes. Il est ému de voir ces pauvres crétins, que tout le monde repousse, adoptés par un modeste philanthrope, dont personne ne parle, dont personne ne s'occupe, et n'a pas assez de mots à sa disposition, pour flétrir l'indifférence des gouvernements, quand il s'agit d'apporter quel-

que soulagement à une classe d'êtres déshérités, qui n'ont pas demandé à vivre. Son appel a été entendu sans doute, et si la France compatissante le savait, elle accourrait d'enthousiasme à leur secours.

En résumé, les crétins sont familiarisés, avant tout, avec les exercices corporels; leur professeur et leur père, le docteur Guggenbühl, surveille, avec soin, toutes les classes qui commencent toujours par une prière. Il fait naître les sentiments religieux chez ses enfants d'adoption, et il obtient au bout de cinq à six années une modification dans leur constitution physique, et en fait des hommes qui, sachant parler, lire, écrire et compter, un peu de géographie, d'histoire naturelle, peuvent entreprendre un métier ou se livrer aux travaux des champs. Enfin, ce morceau littéraire est touchant, et nous reconnaissons bien là le bon Scoutetten. Après tout, il faut bien le dire, les vrais médecins sont en général bons.

En 1855, à son retour de Constantinople, Scoutetten présente à la Société des sciences médicales de la Moselle, un résumé des observations médico-chirurgicales faites à l'armée d'Orient. Il raconte comment les établissements hospitaliers furent organisés, avec facilité et promptitude, par la puissante impulsion de M. l'inspecteur Michel Lévy, qui eut le soin de faire loger les blessés et les fiévreux dans les hôpitaux, et les cholériques sous la tente, en soustrayant ainsi, le mieux possible, ces derniers à la contagion qu'entraîne l'accumulation des malades dans les hôpitaux.

En 1857, Scoutetten publie sur le pied bot un mémoire faisant suite à son premier ouvrage sur le même sujet; il revendique l'honneur, non d'avoir le premier appelé l'attention sur cette infirmité, mais

d'avoir vulgarisé et fécondé les moyens de la guérir. Car, en 1816 déjà Delpech remit en honneur une opération déjà tentée avant lui, pour la cure des pieds bots. En 1826, le docteur Stromeyer, de Hanovre, modifia avantageusement le manuel opératoire pour la section des tendons et lui donna le caractère d'une opération régulière. En 1837, Scoutetten pratiqua la première opération de pied bot, et le 26 août 1838 il présenta à l'Académie des sciences de Metz, plusieurs enfants qu'il avait guéris de cette infirmité. Au mois de septembre de la même année, il fit paraître le premier ouvrage ayant pour but de prouver la possibilité de guérir radicalement les pieds bots, par la section des tendons rétractés. Nous avions donc raison de dire que Scoutetten était sans cesse à l'affût des idées nouvelles, et que son vrai mérite avait été de les féconder et de les introduire dans la pratique chirurgicale, quand il s'est agi d'opérations.

Son procédé opératoire fut adopté. Scoutetten expose ces faits avec une très-grande bonne foi, et n'a pas voulu revendiquer l'honneur de la découverte; mais, à juste titre, celui de l'avoir répandue et vulgarisée.

Depuis cette époque, Scoutetten n'a plus cessé de s'occuper de la pratique de cette opération, et le nombre est considérable des enfants qu'il a guéris. Comme toujours, on n'a pas manqué de faire observer que plusieurs de ses opérés n'avaient retiré aucun avantage de la section des tendons rétractés, l'un, entr'autres, chez lequel les surfaces articulaires n'ont pu être ramenées à leur plan normal, à cause de l'âge du malade. Il en est toujours ainsi dans la pratique chirurgicale. Guérissez vingt malades, le

vingt et unième, s'il ne guérit pas, restera comme un témoignage d'un insuccès que bien des gens ont un intérêt mal entendu à faire ressortir. Cette attention délicate leur fait défaut dans les observations qu'ils publient pour leur propre compte; car alors il ont un soin extrême à ne citer que leurs succès. Cela se voit sinon toujours, du moins quelquefois.

Voici un appareil très-simple, inventé par Scoutetten, pour la suspension des membres fracturés, afin d'en faciliter le pansement, d'épargner la douleur au malade, et de rendre possible l'examen de la totalité du membre sans le fatiguer. Cet appareil emprunte précisément son utilité à son extrême simplicité.

Il consiste en un cerceau formé par quatre demicercles de fil de fer et cinq traverses de bois; deux de ces traverses fixent les extrémités des fils de fer placés à distance égale.

Celle du haut contribue à assujettir le tout, et les deux traverses latérales servent à soutenir les cordons attachés à une pièce de linge disposée au centre de l'appareil, en guise de hamac, sur lequel le membre est placé. Un chausson de toile, fixé par trois cordons, sert à maintenir le pied dans la position la plus convenable et comme on veut. On comprend, sans plus d'explications, les avantages qu'on peut tirer de ce mode de suspension. Pansement et renouvellement facile de ce pansement, possibilité d'exploration en tous sens, sans secousses et sans douleur pour le malade.

Mais voici que l'idée paraît bonne, et que l'ambulance anglaise nous apporte le même appareil en fer poli, avec la modification qui suit : au sommet du cerceau est fixée une barre de fer, sur laquelle

fonctionnent des roulettes qui peuvent se déplacer suivant l'axe du membre; la toile est devenue une série de sangles, les liens sont des crochets. L'appareil, il est vrai, doit coûter fort cher; mais il nous arrive d'importation anglaise, et prend modestement le nom d'appareil anglais. Cela me rappelle une proposition que nous avons émise ailleurs, que les Allemands pensent pour le plaisir de penser, en fécondant une idée d'origine française; que les Français pensent tout haut et au profit de tous, et qu'en Angleterre, on pense à son propre profit.

Malgré ce grand perfectionnement et ce fer qui luit dans l'appareil dit le hamac anglais, nous retenons celui qui est le plus simple, le moins coûteux, que chacun peut faire séance tenante, en reléguant l'appareil dit anglais dans les hôpitaux qui voudront se donner le luxe de la dépense, en ajoutant, si l'on veut, que primitivement de bois, il a été exécuté en acier anglais et que d'ailleurs il est très-commode.

Dans un rapport fait à l'Académie de Metz, et inséré dans ses Mémoires, à propos de plusieurs momies envoyées d'Égypte par un membre correspondant, Scoutetten s'occupe des momies en général, décrit les divers modes d'embaumement dans l'antiquité et ceux adoptés de nos jours. Ce mémoire, très-curieux, reproduit, entr'autres choses pleines d'intérêt, une relation de M. Lacroix, professeur de l'Académie de Nancy, sur les grottes de Samoun, dans la haute Égypte. Cette description des tombeaux est véritablement émouvante et mérite d'être lue.

Dans un mémoire de 1817, sur les instruments de chirurgie trouvés à Herculanum et Pompéï, Scoutetten promet de publier l'histoire complète de ces instruments avec planches. Il est regrettable que

cette promesse n'ait pu être tenue ; mais nous savons que l'ouvrage est presque terminé, et que tôt ou tard il nous sera permis de lire les réflexions qui auront été suggérées à Scoutetten par l'examen de ces instruments anciens que nous croyons avoir inventés, tandis qu'ils étaient connus bien avant la destruction d'Herculanum.

En 1866, l'attention publique fut vivement éveillée à propos d'accidents nombreux survenus en Allemagne par l'usage de la viande de porc. C'était une maladie nouvelle, occasionnée par la présence des trichines dans les muscles, et se révélant par des symptômes nouveaux qui motivèrent des recherches cadavériques. Scoutetten s'empare de la question, l'étudie sous toutes ses faces, se renseigne près des savants d'Allemagne, et obtient du professeur Virchow, de Berlin, l'envoi d'une portion de muscle trichineux d'un homme. Il l'examine au microscope, afin de vérifier par lui-même l'exactitude des descriptions qui avaient été faites de ce ver microscopique, auquel on est humilié d'attacher autant d'importance à cause des accidents mortels qu'il entraîne pour l'homme.

C'est dans la viande de porc qu'on le rencontre de préférence ; heureusement pour nous, Français, ce ver ne résiste pas à la température nécessaire à la cuisson de la viande, que les Allemands ont coutume de manger crue. Scoutetten consulte les auteurs anciens, pour y découvrir la trace de cette maladie produite par les trichines, et se demande si la défense faite aux peuples d'Orient, de manger la viande de certains animaux, ne fut pas motivée par des maladies ayant de l'analogie avec celle qu'occasionnent les trichines.

Il ne trouve que l'angine et les écrouelles signalées par Pline, et fait remarquer, en passant, ce qu'ignoraient les anciens, que la viande du porc ladre engendre le ver solitaire chez l'homme. Il ajoute que quelques parasites n'arrivent à l'âge adulte qu'après avoir revêtu successivement plusieurs formes, et que les mêmes animaux changent de milieu à chaque métamorphose, en passant d'un hôte à l'autre, non d'une manière accidentelle, mais bien d'après des lois fixes. Qu'ainsi, ces parasites, sous leur première forme, résident toujours chez un animal devant servir de pâture à un autre, et précisément à celui où ils doivent achever leur développement.

Dans ce mémoire très-intéressant, dont la lecture suffit pour mettre chacun au courant de la découverte et de l'histoire des trichines, de l'anatomie et de la physiologie de ce ver et de tous les travaux qui ont été publiés au sujet de leur apparition dans l'homme, et des maladies qu'ils produisent, on trouve que ce fut le savant professeur Kœberlé, de Strasbourg, qui présenta, en 1862, la première observation accompagnée de détails sur la maladie trichineuse.

Il est fait également mention des mesures sanitaires préventives et des arrêtés qui ont été pris, tant par le maire de Sarreguemines que par les autorités de la province de Magdebourg, dans l'intérêt de la santé publique. Ce travail est un savant résumé de tout ce qui a été publié sur les trichines, sans compter les recherches propres à Scoutetten, à qui revient le mérite d'avoir contribué à vulgariser ce que l'on connaît de ce ver filiforme, qui n'a que deux à trois millimètres de longueur quand il est arrivé à son parfait développement.

M. Scoutetten avait fait des expériences sur les animaux vivants, pour constater l'électricité du sang. Il les consigna dans une note qui fut présentée à l'Institut par le professeur Velpeau. Voici en quoi consistaient ces expériences. Scoutetten mit à nu l'artère carotide droite et la veine jugulaire gauche d'un cheval; il plaça sur l'un et l'autre vaisseau deux ligatures temporaires, laissant entr'elles un intervalle de douze centimètres, fendit le vaisseau dans sa longueur pour y introduire un tube de verre de dix centimètres, ouvert aux deux extrémités, et contenant une lame en platine de dix centimètres carrés de surface armée d'un fil de platine d'un demi-centimètre de section, enduit de gutta-percha et long de vingt-cinq centimètres, aboutissant à un galvanomètre par l'intermédiaire d'un fil de laiton; les ligatures furent enlevées et le sang put passer à travers les tubes. On prit la précaution de couper complétement le vaisseau, pour qu'on ne pût supposer l'existence d'un courant transmis par son tissu. Dès que le circuit fut fermé, l'aiguille du galvanomètre indiqua un courant positif pour le sang artériel, c'est-à-dire, que le courant intérieur allait du sang veineux au sang artériel, et que l'électricité était négative dans le premier et positive dans le second. Cette expérience fut répétée sur un autre cheval, modifiée même, et toujours le résultat fut identique, etc.

Cette note, insérée dans les comptes rendus de l'Académie des sciences, donna lieu à quelques observations critiques, insérées dans la *Gazette hebdomadaire,* où fut soulevée la question de priorité et où Bellingieri est cité comme ayant déjà attribué le caractère positif à l'électricité du sang rouge, et le caractère négatif à l'électricité du sang veineux. Quant

au résultat, le courant que Scoutetten a constaté dans le système circulatoire, serait provoqué par les conditions mêmes de l'expérience. Scoutetten répondit à ces objections dans une longue lettre où il dénie d'abord à Bellingieri, par la citation du texte, la priorité de la découverte, et ensuite en convenant qu'il ne se charge pas de lever tous les doutes, il ne demande qu'une chose, c'est qu'on répète ses expériences. Nous nous gardons bien de nous établir comme juge dans ce débat scientifique qui a une grande importance; mais en passant, nous constatons de nouveau que Scoutetten était l'homme de la discussion, et qu'il savait soulever à chaque instant des questions nouvelles et du plus grand intérêt, provoquant des réponses savantes et instructives, dont non-seulement la science mais tout le monde peut tirer profit. D'ailleurs la discussion reste courtoise entre savants, et Scoutetten déclare qu'il est tout disposé à se rendre à l'évidence s'il y a lieu, et à ne jamais se sentir blessé lorsqu'une erreur lui est signalée et prouvée. Ce sont les expressions par lesquelles il termine sa lettre à l'éminent professeur Béclard. Dans cette réponse, il s'attache non plus à revendiquer la priorité qui lui reste acquise (Bellingieri n'ayant pu, d'après M. de la Rive, avoir à son époque aucune idée de la force électro-motrice provenant de la réaction chimique mutuelle des deux espèces de sang), mais à établir que le courant électrique qui se manifeste au contact des deux sangs n'est point dû au platine. Ce métal, suivant le conseil de M. Matteucci, a été remplacé depuis par des électrodes en zinc amalgamé, plongeant dans une dissolution de sulfate de zinc saturé et neutre, en ayant le soin d'éviter tout contact direct avec le sang.

Scoutetten se réserve de démontrer, au moment opportun, l'existence du courant cheminant du sang veineux au sang artériel chez l'animal vivant.

A tous ces faits intéressants, il ajoute celui d'une circulation nerveuse, l'une pour la vie de relation, l'autre pour la vie organique; pour lui, d'ailleurs, les nerfs jouent dans le corps des animaux le rôle fil métallique dans la pile, de sorte qu'en supposant que, sous l'influence d'une cause quelconque, l'oxygénation du sang artériel soit suspendue, les vaisseaux se remplissant de sang noir, la stimulation nerveuse diminue, de là le sommeil et les phénomènes produits par les anesthésiques.

On comprend que pour analyser un mémoire de cette importance, et qui soulève de graves questions, il faut être spécialement versé dans la connaissance de toutes les manifestations de l'électricité.

Cet agent puissant, si profondément étudié de nos jours, et qui paraît jouer un si grand rôle dans les mouvements de tous les corps de la nature, a été depuis longtemps déjà regardé comme devant ou pouvant fournir la raison de presque tous les phénomènes qui s'accomplissent dans les corps organisés.

Il n'est personne, en effet, qui, rêvant à l'électricité et comparant, presque de tout point, le fluide nerveux au fluide électrique, ne se soit dit: l'homme n'est qu'une pile et un télégraphe, dont les nerfs sont les fils conducteurs d'aller et de retour, le cerveau étant le point de départ des ordres de la volonté, et le centre où aboutissent toutes les impressions pour y être perçues et analysées.

Tout le monde s'est dit encore; il y a là une source de découvertes, un riche filon à exploiter.

Aussi, lorsqu'un nouveau venu ose essayer de résoudre une question afférente à l'intervention électrique dans les phénomènes de la vie, chacun croit sa personnalité en jeu, et la question comme une propriété à laquelle personne n'a le droit de toucher. Alors pleuvent, de toutes parts, des objections qui prouvent combien déjà on s'est occupé de ce sujet.

Quelles que soient les conséquences qui résulteront de ce grand travail, car c'en est un, on ne saurait méconnaître qu'il y a là un point de départ fécond.

Quant à l'exactitude des expériences, il n'est pas permis d'en douter, surtout lorsqu'on sait que M. Émilien Bouchotte, physicien très-distingué de la ville de Metz, y a concouru pour sa part; il y avait donc pour les faire avec soin, deux savants avec lesquels il faut compter.

Nous nous garderons bien de toucher aux conséquences que Scoutetten a tirées de ses expériences. Elles sont très-importantes et ne tendraient à rien de moins qu'à tout expliquer, et cette idée-là nous effraye; car le Créateur a laissé un inconnu au bout de toutes les sciences, ne serait-ce que pour nous ramener à un peu plus de modestie que nous n'en avons.

Cependant, Scoutetten franchit d'un bond tous les obstacles, et se demande qu'est-ce que la vie? Telle qu'elle est présentée, la question est bien osée. Alors Scoutetten s'abandonne à son imagination, il nous parle de Moïse, d'Anaxagore, d'Hippocrate, et fait abus de son immense érudition. Tout cela est écrit avec une verve saisissante, et l'on se laisse entraîner par la séduction du style là où Scoutetten vous conduit. A un moment donné, cependant, on se

demande où est la preuve. Scoutetten parle de l'anesthésie, et avec détail, des corps qui la produisent, ce qu'il aurait pu négliger ; car nous savons, illustre maître, que vous connaissez tous les anesthésiques, leur composition, l'époque de leur découverte, le nom des inventeurs ; que les travaux de Flourens, de Longet, de Perrin, du grand physiologiste Claude Bernard, vous sont familiers. Parlez-nous de la manière dont le chloroforme agit sur la cellule sensitive de la moelle épinière, et dites même qu'il n'y a pas d'anesthésie locale.

Passant ensuite à d'autres explications, Scoutetten nous donne celle du sommeil, lequel est dû à l'état du sang suivant sa tension électrique et sa coloration ; puis vient un chapitre dont le titre nous fait trembler d'avance :

De l'unité des forces physiques et des forces vitales.

Mais nous arrivons bientôt aux conclusions générales qui nous rassurent, et nous demandons la permission de les citer en entier, parce qu'elles méritent d'être reproduites.

« 1° La découverte de l'électricité du sang étant expérimentalement démontrée, elle constitue un fait irréfutablement acquis à la science.

» 2° L'électricité organique étant soumise aux lois générales, qui règlent tous les autres phénomènes chimiques et physiques, est également la cause première des compositions et décompositions de la matière vivante : de la chaleur, mouvement, force ; d'où également santé ou maladie, selon la régularité des fonctions assimilatrices.

» 3° La matière préexiste, la cause première qui la met en mouvement est *le principe de vie,* principe qui nous est inconnu, sur lequel nous n'avons aucune

action et qui ne se révèle que par la fonction de chaque organe ; dès que le principe de vie est communiqué à la matière, la fonction commence et l'électricité est produite, elle devient le moteur de tous les phénomènes secondaires.

» Le développement de l'électricité ne pouvant être que le résultat de l'action réciproque des éléments divers qui constituent la matière, il en résulte nécessairement que celle-ci se présente dans des conditions différentes, tant sous le rapport de la *forme* que de la *composition chimique*, arrangements qui constituent la cellule.

» 4° Ainsi, en dehors du principe de vie qui nous est inconnu et qui échappe à notre action directe, se trouve la matière qui, chez les *êtres vivants*, se présente sous forme de *cellules*, lesquelles, en raison de leur composition variée et des liquides qui les pénètrent, déterminent des réactions chimiques productrices d'électricité, cause générale de la stimulation et du fonctionnement de tous les organes......

» Tout en reconnaissant qu'il existe un principe supérieur à la matière, la médecine ne s'en occupe point et ne doit pas s'en occuper ; son rôle étant de régulariser les fonctions physiques, elle laisse aux philosophes le soin et le mérite de tirer des déductions plus ou moins justes d'un principe inconnu et immatériel. »

Faraday a donné le nom d'électrolyse à la décomposition chimique opérée par l'électricité, pour la distinguer de l'analyse, qui est la décomposition obtenue par les moyens purement chimiques. Le mot électrolytique sert à désigner tout phénomène de composition et de décomposition déterminé directement par le passage d'un courant à travers un

corps. La découverte du fait appartient à Davy, le terme scientifique à Faraday. Depuis longtemps on a cherché à appliquer l'électricité au traitement des affections médicales et chirurgicales. Tous les travaux relatifs à cette question ont été exposés dans l'ouvrage de M. Broca. Scoutetten, à qui nous empruntons ce qui précède, dans un mémoire qu'il a publié sur la méthode électrolytique en 1865, fait l'histoire des progrès et des perfectionnements successifs dans l'emploi de l'électricité. Il décrit l'action des courants sur les tissus, le procédé opératoire qu'il emploie en enfonçant deux aiguilles de platine dans la tumeur qu'il veut faire disparaître, ou dont il veut diminuer le volume. Ensuite, il fait passer par ces aiguilles un courant galvanique continu, à l'aide de deux ou trois éléments de Bunsen.

Sous cette influence, quand on réussit, la tumeur se résorbe ordinairement au bout de dix à vingt minutes. Tel est le procédé de Scoutetten; il termine son mémoire par l'analyse succincte de dix-huit opérations qu'il a pratiquées. Ici, encore, il perfectionne et vulgarise cette méthode. Dans une réponse adressée à M. le docteur Morpain, il expose plus complétement l'état de la question, affirme les résultats avantageux qu'il a obtenus par ce moyen, et attache encore une fois son nom à l'électrolyse, nom auquel il propose de substituer désormais celui, plus exact, de résorption électrique.

Scoutetten a été conduit par l'observation aux deux affirmations suivantes : la première, c'est que l'absorption des liquides par la peau ne se fait que dans des cas particuliers. La peau étant constamment recouverte par une couche de graisse incessamment renouvelée, n'absorbe qu'à la condition d'être mise

en contact avec un liquide ou une substance qui puisse dissoudre cette graisse. Il y a de plus une barrière à franchir dont il faut tenir compte, c'est l'épiderme, dont la propriété isolante se révèle, par exemple, après l'application d'un vésicatoire, dont les bulles ne laissent pas échapper la sérosité qu'elles contiennent ou du moins très-lentement, comme cela a lieu aussi pour les phlyctènes des brûlures. Il est vrai que, suivant Magendie, le passage des liquides à travers la peau est encore plus difficile de dedans en dehors que de dehors en dedans.

Scoutetten raconte qu'en 1863 il a découvert que les eaux minérales mises en contact avec la peau, n'agissent pas par la pénétration dans le corps des principes qu'elles contiennent, mais bien par la production d'un courant électrique, allant du corps de l'homme à l'eau du bain, et dont la puissance, appréciée par le galvanomètre, varie suivant la composition chimique du liquide. L'électricité qui se développe au contact du corps avec l'eau minérale, est la conséquence des actions chimiques produites à la surface de la peau et se propage probablement dans toutes les directions, de manière à ce qu'aucune molécule organique n'échappe à son action. Il s'ensuit que les eaux minérales déterminent en premier lieu l'excitation, et qu'étant stimulantes, elles ne sauraient convenir dans le traitement des maladies aiguës ni dans les maladies chroniques, incurables, que toute excitation aggrave. De ces faits que nous résumons et qui ont été exposés par Scoutetten dans un mémoire lu à la séance de l'Association scientifique de France, tenue à Metz le 19 août 1866, il conclut que la couche huileuse qui lubrifie la peau, la structure lamelleuse

de l'épiderme et le volume et la cohérence des molécules de l'eau, sont des obstacles à l'absorption de la peau. Donc, il faut reporter à l'électricité dynamique, qui se manifeste au contact de l'eau avec la peau, les actions thérapeutiques des eaux minérales.

Ces idées ont servi de point de départ à Scoutetten, pour le grand ouvrage qu'il a publié sur l'action des eaux minérales sur l'organisme.

Tout ne nous semble pas dit cependant à propos de l'absorption par la peau ; lorsqu'on prend un bain de rivière prolongé ou bien un bain de mer, les résultats ne sont pas les mêmes, quelques personnes sortent du premier avec la peau bleue et imbibée d'eau, et du second avec des gouttelettes d'eau qui ruissellent à sa surface ; donc, l'eau de rivière mouille et l'eau de mer pénètre moins à cause de sa salaison.

Scoutetten veut qu'un cataplasme émollient n'agisse que par le calorique qui le pénètre ; cependant, il est difficile de ne pas admettre qu'il agisse encore par l'eau qu'il contient. Quand on fait, au-dessus des sourcils ou sur les tempes, une onction avec de l'extrait de belladone délayé dans l'eau, la pupille se dilate certainement par le fait de l'absorption par la peau. Scoutetten a donc eu raison de dire que l'absorption n'avait pas toujours lieu, et qu'elle était subordonnée à la composition du liquide, à la température ambiante et à la constitution du sujet, et le fond de son observation n'en reste pas moins exact.

Lorsqu'il s'est agi des effets que produisent les eaux minérales sur l'organisme, les médecins hydrologistes les plus autorisés n'ont jamais pu expliquer

leur manière d'agir, ni se prononcer sur les motifs de la préférence à donner à une source à l'exclusion d'une source voisine; seule, l'expérience acquise de leur action peut guider le médecin. Il serait tout aussi difficile d'expliquer l'influence de certaines eaux contenant quelques grammes de sels qu'on rencontre en quantité bien plus considérable dans les aliments.

L'étonnement devient extrême à la lecture de la plupart des monographies de certaines eaux, qui ont la vertu de tout guérir. On promet aux malades qu'après en avoir fait usage ils rentreront chez eux ingambes et sans béquilles. Ce sont des réclames faites sans honnêteté et qui, cependant, il faut bien le dire, influencent au plus haut degré ceux qui souffrent et dont la crédulité est extrême.

On raisonne ainsi à propos des eaux qui, à part quelques eaux minérales spéciales, sont loin de justifier les promesses de guérison faites par le médecin qui en dirige l'emploi.

Mais si l'absorption des liquides par la peau n'a pas lieu, ce n'est point à ce qu'elles contiennent qu'on peut attribuer leur action. Il a donc fallu chercher ailleurs la cause de leur efficacité dans quelques cas. Scoutetten n'en trouve pas d'autre que l'électricité qui se développe au contact de la peau et de l'eau minérale. Que l'on invoque l'action physique, dynamique, chimique, hygiénique, la pénétration des eaux dans la profondeur des tissus, leur thermalité, pour rendre compte des guérisons obtenues, toujours est-il que dans la plupart des cas, abstraction faite de quelques eaux, les médecins sont dans le plus grand embarras pour faire choix d'un établissement thermal plutôt que d'un autre en faveur de leurs

malades. Peut-être aussi songe-t-on à ce que disait Pâtissier: les eaux guérissent quelquefois, soulagent souvent, et consolent toujours.

A propos de l'analyse des eaux minérales, Scoutetten fait remarquer que certaines d'entr'elles contiennent beaucoup moins de principes que les eaux potables. Les eaux de Plombières, de Néris, de Wilbad dans le Wurtemberg, Wilbad-Gastein dans les Alpes tyroliennes, sont dans ce cas. La qualité d'eau minérale a été refusée à l'eau de mer, qui contient deux cents fois plus de principes minéralisateurs que l'eau d'Evian, en Savoie, laquelle est froide, presque distillée et contient à peine vingt centigrammes de sels insignifiants.

Scoutetten s'occupe de la classification des eaux, de leur température, qui varie de 20 +° à 100 +° pour l'eau des geysers en Islande; de leurs effets généraux obtenus par l'excitation physique ou morale; de leur action physique et mécanique attribuée à l'eau par les uns et aux éléments minéralisateurs par les chimistes ; de l'absence de pénétration des principes médicamenteux contenus dans l'eau du bain. Les iodures ni les cyanures n'ont été trouvés dans les urines, et la belladone ni la digitale n'ont modifié l'ouverture de la pupille ni les battements du cœur, lorsque ces substances avaient été mises dans le bain.

Scoutetten ne néglige pas de parler des bains de vapeur, des douches et du massage. Il fut chargé de l'installation à l'hôpital de Metz, d'une salle de bains de vapeur et de douches variées pouvant être administrées isolément sur toutes les parties du corps. Cette installation fut à peu près complète; mais l'instrument ne suffit pas, il faut encore quelqu'un qui

sache s'en servir, et ces divers appareils maniés par des mains inhabiles, et négligés au point de vue de l'entretien et de la propreté, n'ont pu être mis à profit comme ils auraient dû l'être. Le malade éprouve de la répugnance à pénétrer dans une salle dont les murs s'écaillent, dont le pavé est boueux et où l'on est exposé à recevoir à la fois toutes les douches, par suite de la maladresse ou de l'incurie du baigneur, et telles qu'elles sont, ces salles sont somptueuses à côté de celles affectées aux bains sulfureux et aux douches dans les établissements civils de Metz.

Quant au massage et aux étuves, il n'y faut pas songer. On ne se fait pas d'idée en France de ce qu'est le massage pratiqué en Algérie, et surtout dans la province de Constantine, ni des établissements d'Orient pour les bains d'étuves, où rien n'a été ménagé pour l'hygiène et le confortable. Aller prendre avec plaisir une douche ou un bain de vapeur, c'est déjà une disposition favorable à l'action du bain; y aller avec répugnance, c'est en compromettre l'effet.

Les sources d'eaux minérales sont très-nombreuses en France; on en compte de sept à huit cents; il y a donc de quoi choisir, et on peut espérer de voir à tout jamais disparaître l'engouement des malades pour les eaux d'Allemagne, suivant notre ridicule coutume de trouver meilleur tout ce qui est étranger; mais la plupart de ces eaux portent des noms difficiles à prononcer et à retenir. Cela entrerait-il donc aussi en ligne de compte dans l'effet que le bain ou l'eau doivent produire sur le malade.

En résumé, le livre dont nous venons de parler en aussi peu de mots que nous l'avons pu, est une étude fort sérieuse et bonne à méditer. Si l'auteur

n'a pas complétement raison et s'il est allé trop loin dans ses affirmations presque exclusives, il faut convenir que son exposé a un côté bien séduisant.

Vous pensez peut-être que l'activité de Scoutetten s'est épuisée en publiant les divers mémoires que nous venons d'énumérer et non d'analyser; c'est une erreur, rien ne lui est étranger ou indifférent, en voici la preuve:

Un grand propriétaire de vignes, à Digne (Basses-Alpes), eut sa maison et sa cave frappées par la foudre, qui brisa plusieurs tonneaux dont le contenu se rendit dans la fosse destinée à recueillir les vins répandus. Ce vin foudroyé fut dédaigné d'abord et vendu à vil prix; goûté plus tard par le propriétaire, il fut trouvé excellent. Cette observation fut communiquée au général Marey, qui en parla à Scoutetten. Ce dernier attribuant cet effet au fluide électrique, voulut tenter d'obtenir un résultat semblable, en substituant à la foudre le courant électrique d'une pile, dont les fils plongeaient dans le vin pendant un temps plus ou moins long. Cette expérience eut son plein succès, et de l'avis de l'auteur, les résultats qu'il obtint sont de nature à détrôner le procédé de M. Pasteur, qui conseille de soumettre les vins à une température de 60 à 80 degrés, pour détruire les parasites microscopiques qui compromettent leur conservation.

Ce n'est pas tout; Scoutetten, en vulgarisateur qu'il est de la science et de tout ce qui s'y rapporte, fait des cours publics à Metz, et attache son nom aux conférences publiques qui furent placées sous le patronage de l'Académie de Metz, et inaugurées au mois de décembre 1863.

Il faut lire l'histoire qu'il en a faite en 1867. On

ne sait ce qu'il faut admirer le plus chez lui, ou le vulgarisateur infatigable, fécondant une idée quand il en croit l'application profitable à ses concitoyens, ou bien le littérateur au langage clair et élégant, au point qu'il est difficile de ne pas être entraîné jusqu'à la fin de son récit, quand il traite un sujet qui n'exige pas l'emploi d'expressions techniques qui ne sont pas souvent poëtiques. Dans cette charmante histoire qu'il fait des lectures et des conférences publiques, on assiste par la pensée à l'origine de ces tournois d'esprit chez les Grecs et chez les Romains, on croit entendre ces lectures publiques qu'Hérodote inaugura, en 456 avant Jésus-Christ, devant les Grecs assemblés aux jeux olympiques, de Thucydide, de Démosthène, chez les Grecs; de Pollion, de Pline, de Stace, chez les Romains; et plus tard en France, à l'époque de la Renaissance, d'Abeilard, le chevalier errant de la philosophie; puis vers le milieu du XVII[e] siècle, les lectures faites à l'hôtel de Rambouillet, où les conversations devinrent si étranges, que Molière les traduisit sur la scène dans ses Précieuses ridicules. Racine lisait à Saint-Cyr; Massillon à son clergé; en 1785, Pilâtre-des-Roziers fonda l'athénée du Palais-Royal; un second athénée y fut fondé en 1792. Là se rendaient Lavoisier, Lalande, Vicq-d'Azir, Parmentier, Berthollet, et bien d'autres savants. Marmontel enseignait l'histoire, Laharpe la littérature. En 1755, une société d'études se forma à Metz, et fut élevée au rang de Société royale des sciences et des arts par le maréchal de Belle-Isle, en 1760.

Scoutetten fait remarquer que sous Charles X, le budget de l'instruction primaire ne dépassait pas 100000 francs, un peu moins que celui de la ména-

gerie du Jardin des plantes, tant on avait peur alors, et peut-être encore aujourd'hui, que l'instruction se répandit.

En 1820 à Metz et en 1822, Bergery proposa de faire des cours aux ouvriers. En 1825, Bergery, Poncelet et d'autres les commencèrent. Notre vénéré et savant collègue, M. Émile Bouchotte, encouragea les ouvriers à les suivre; mais il ne fut ni compris ni approuvé.

Le 27 mars 1862, l'Académie de Metz fut saisie d'une proposition formelle, faite par Scoutetten, à l'effet de rétablir les conférences publiques. Cette proposition fut agréée, une commission nommée, la solution rapide, et les conférences commencèrent au mois de décembre 1863.

Tous ces détails ont été extraits avec le plus de concision possible de la brochure de Scoutetten, à l'initiative duquel nous devons d'avoir assisté aux brillantes leçons publiques faites à l'hôtel de ville. Elles avaient lieu dans le grand salon, toujours rempli d'auditeurs avides d'écouter les enseignements des maîtres et de s'instruire sans fatigue. Ils en emportaient au moins le désir d'apprendre et de savoir: et Scoutetten était à coup sûr l'homme le plus apte à leur présenter la science par son côté le plus facile et le plus séduisant. C'est là, surtout, le but que l'Académie s'était proposé par l'institution de ces conférences.

Enfin, le 11 mai 1869, une séance de l'Association scientifique de France eut lieu à Metz, et fut présidée par M. Leverrier, qui exposa ses idées sur la formation des orages et provoqua les objections de ses auditeurs. Scoutetten n'était pas homme à rester muet, ni à être pris au dépourvu; il ne fut pas de

l'avis de M. Leverrier, présenta ses observations; mais le temps ne lui permit pas de les développer complétement, ce qu'il fit en publiant sa brochure sur la formation et la marche des orages.

Il s'en faut que nous ayions épuisé la liste des œuvres de Scoutetten, tant de celles qui sont insérées dans les comptes rendus de l'Académie que dans ceux de la Société des sciences médicales de la Moselle et dans plusieurs revues scientifiques et littéraires; le nombre en est grand et nous n'avons signalé que les plus importantes, ce qui suffit pour donner une idée de la valeur du savant et de l'écrivain.

Il faut à présent nous placer à un autre point de vue. Quand on parle d'un homme éminent, mais dont le nom n'a pas eu un grand retentissement, il est permis de le louer sans modération même de son vivant, et de le faire aussi grand qu'on veut, cela ne blesse personne et peut plaire à ses compatriotes, à sa famille, et aux personnes qui ont de l'affection pour lui. Mais quand il s'agit d'un homme dont le nom est universellement connu, dont les ouvrages remplis d'aperçus nouveaux ont été lus, controversés, alors il faut rester juste dans ses appréciations et ce qui est élogieux reste vrai. Scoutetten affirmait nettement ses opinions et les regardait comme irréfutables; il avait conscience de sa valeur et ne s'en défendait pas, cela blesse peut-être les envieux; cependant si l'on s'attend de son vivant à être loué par d'autres, l'attente peut être fort longue. Avec l'homme qui meurt, la lutte cesse, il n'est plus à craindre et tout le monde s'empresse de rendre hommage à son mérite, et le savant dont nous parlons ici était bien l'homme de la lutte, l'homme des

sociétés savantes, la vigie à l'affût des découvertes qui apparaissaient à l'horizon, qui provoquait, soutenait les discussions scientifiques avec le calme de l'homme qui est sûr de lui. Partout où il se trouvait, il concourait pour une très-grande part à faire vivre les sociétés. Nous l'avons vu d'ailleurs assez longtemps, assistant aux séances de la Société de médecine de Metz et à celles de l'Académie, et je ne crois pas qu'il ait jamais assisté à une réunion sans y prendre la parole. Dans les sociétés de province, il est bien rare qu'une question nouvelle ou imprévue y soit discutée et résolue séance tenante, soit défaut d'habitude de prendre part à une discussion, soit qu'on aime mieux se préparer à la soutenir et faire d'avance la toilette de son esprit, la question est réservée pour la séance suivante à laquelle on ne peut plus apporter que des réflexions qui manquent d'imprévu et d'originalité.

Aussi du jour où il n'a plus fréquenté la Société de médecine, celle-ci, qui avait une activité souvent fiévreuse, est retombée dans le calme et s'est aperçue qu'elle avait perdu une de ses lumières. Plus d'une fois des savants étrangers, des hommes spéciaux y sont venus présenter des observations nouvelles, y faire des citations que l'on ne pouvait aussitôt vérifier, forts d'un sujet qu'ils avaient longuement étudié et s'attendaient à une approbation muette. Ils avaient compté sans Scoutetten, toujours prêt à porter haut l'importance et le drapeau de l'assemblée dont il faisait partie. Là où il était il fallait, bon gré mal gré, donner signe de vie. Ces hommes-là sont précieux, s'ils font fausse route, qu'on les redresse, si leurs assertions sont hasardées, qu'on ne les admette pas sans les discuter ; mais en tous cas, ils stimulent les

intelligences, et de ces conflits intellectuels naissent les découvertes.

Tant que Scoutetten restait sur le terrain des faits, il était inattaquable ; quand il en tirait des conséquences, il laissait le champ libre à son imagination et il lui arrivait de lâcher sa proie pour l'ombre. Comment ne pas être étonné, en le voyant toute sa vie comme un pionnier persévérant, infatigable, portant sa pioche et sa pelle pour défricher le champ des découvertes et se laissant souvent distraire de son idée à lui pour féconder et compléter celle d'autrui, qu'il rencontrait sur sa route.

Il était tel, il faut le prendre ainsi. Pour nous, plus nous avançons dans l'appréciation de ses œuvres, plus notre admiration va croissant; il faut qu'il ait eu en lui une vigueur d'esprit considérable, une volonté et une opiniâtreté sans égales pour avoir pu se livrer à tous les travaux qu'il a entrepris dans une ville comme Metz. Il a fallu qu'il fût soutenu par la pensée que ce qu'il disait et faisait était bon, et surtout par la pensée que son public était ailleurs et qu'il s'adressait au monde savant. Toutefois, il s'échappait de son travail des étincelles, et c'est alors qu'il faisait des cours d'hygiène, de phrénologie, de physiologie où il pensait tout haut en public et osait traiter, sans préparation aucune, des questions qui d'ailleurs lui étaient familières. Il les exposait simplement, clairement, et l'attention reconnaissante de son auditoire le récompensait suffisamment.

Que n'eût-il pas fait et produit s'il avait vécu sur un plus grand théâtre! On pourrait croire, en m'entendant ainsi parler de Metz, comme d'une ville où les intelligences s'éteignent faute d'aliments et de discussions, que nous ne rendons pas à cette Cité la

justice à laquelle elle a droit. Vous répétez sans cesse, nous direz-vous, que Scoutetten aurait dû vivre ailleurs et que partout ailleurs le fruit de ses recherches serait arrivé à une maturité complète, en un mot, que Metz est une ville où l'obscurantisme se prélasse; non, il faut que nous nous expliquions à ce propos. Metz est une ville étranglée par des murailles, qui se regarde comme la principale dépositaire de la défense du pays, et elle a raison, quoiqu'il y ait une éclipse accidentelle et momentanée dans sa mission.

A ce titre, les habitants y sont d'un patriotisme exagéré qui aurait suffi à sa défense s'ils n'avaient pas compté sur autrui, et si ce patriotisme n'avait pas été paralysé. Aussi, les entendez-vous vous dire, notre pays Messin se suffit pour tout, les productions du sol y abondent, elles sont variées, nous ne sommes tributaires d'aucun pays. Erreur dangereuse; si vous vous contentez de ce que vous produisez sans emprunter le concours d'autres pays, alors vous vous tenez à l'écart du mouvement et du progrès, vous n'êtes plus qu'un pays neutre, ce qui est un peu vrai. Si vous produisez plus ou moins qu'il n'est nécessaire pour vos besoins, il vous faut alors recourir à autrui pour échanger ou écouler vos produits, de là, le commerce presque nul chez vous. Il en est ainsi des sciences; vous avez des hommes très-savants parmi vous, des travailleurs infatigables, cela est visible, incontestable; il ne vous manque que le commerce intellectuel, et vous ne songez pas que l'intelligence se féconde comme l'argent par le commerce. Vous êtes avares de vos idées comme vous l'êtes de votre argent, comme vous l'êtes de tout ce qui pourrait entraîner de votre part un sa-

crifice pécuniaire comme un sacrifice intellectuel, il vous manque la communion.

De là vient qu'il naît et qu'il est né chez vous, dans votre ville des hommes d'immense valeur que vous pouvez revendiquer comme enfants du pays; mais si vous avez fourni la graine de ces savants, cette graine a dû, pour être fécondée, être transportée sur un sol plus fertile et plus cultivé que le vôtre.

C'est pour cela que nous disons de Scoutetten qu'il aurait dû ne pas rester à Metz, et c'est le contraire qu'il a fait. Il est né ailleurs et est venu dans cette ville où il se serait éteint, s'il n'avait eu en lui cette force, cette volonté, cette verve, cet orgueil, cette avidité de renommée qui étaient des stimulants suffisants mais nécessaires et qu'il serait injuste de lui reprocher. Qu'on ne nous regarde donc pas comme un détracteur de cette ville. Scoutetten est, en ce moment, l'objet de notre attention et nous sommes obligé de nous occuper en même temps des circonstances au milieu desquelles il s'est trouvé. On a raison de dire que Metz n'aurait dû être pour lui qu'un lieu de repos où il serait venu, dans le silence, mettre au jour les idées qui abondaient en lui et qu'il serait allé féconder ailleurs.

Deux hommes éminents vivaient à Metz, tous deux presque en même temps nous ont été enlevés subitement, et l'on a dit en parlant d'eux qu'ils se complétaient l'un par l'autre; nous n'avons pas bien compris. Scoutetten et Félix Maréchal se ressemblaient comme l'eau et le vin; l'un aimait à répandre ce qu'il savait et pensait au profit d'autrui, il pensait et puis il parlait. Le second écoutait, et emmagasinait, pensait toujours et parlait quelquefois.

Le premier était dissipateur de ses idées, de ses travaux, il fallait que chacun y prît part, et il en répandait autour de lui avec largesse, sans parcimonie, les résultats. Le second pensait et quand il agissait, c'était sagement; mais il ne s'est jamais exposé à ce qu'un plagiaire vînt lui voler son idée.

Au moment opportun, et sans en confier le soin à personne, il la mettait lui-même en action. Nous ne voyons pas trop en quoi ces deux hommes ont pu se compléter l'un par l'autre. Ce sont deux hommes contemporains qui s'appréciaient, leur personne était connue de tous, et quand on cessait pendant quelques jours de les rencontrer, on ne manquait pas de s'informer s'ils étaient absents ou malades.

En parlant de Félix Maréchal on aurait pu dire: voilà un grand citoyen que la mort n'a point épargné, un homme dont la vie a été remplie jusqu'aux bords, dont chaque minute de son existence a été employée à propos, qui a trouvé le temps pour tout, suffisant à ses exigences de société, à ses devoirs de premier magistrat d'une ville comme Metz, ce qui n'est pas peu dire, aux exigences d'une nombreuse clientèle. Modèle d'exactitude scrupuleuse, arrivant partout à l'heure dite, ne s'attardant jamais, écoutant chacun avec bienveillance sans qu'on s'aperçût qu'il devait se trouver quelques minutes après à un rendez-vous de commission, d'académie, de conseil, etc. C'est là une grande qualité que celle de savoir diviser son temps comme l'a fait Félix Maréchal, de qui l'on aurait pu dire que sa vie était orchestrée. N'ayant jamais, nous en sommes convaincu, rien cherché ou égaré, sachant où tout se trouvait; ordre, méthode, mémoire. Ces hommes-là sont rares, et on

peut dire de Félix Maréchal que si l'état civil eût été brûlé, il aurait pu en refaire une partie. Connaissant toutes les filiations, toutes les transformations de noms, même de ceux qui de roturiers qu'ils étaient, sont devenus nobles.

Il avait cela de commun avec le vénérable et regretté docteur Ibrelisle. Réservant toujours son avis pour le dernier, son âge lui donnant ce droit, son expérience et le respect qu'on avait pour sa personne lui donnaient un autre droit, celui de clore toutes les discussions, en ramenant les plus dissidents à son avis. Et si nous parlons ici de M. Maréchal, quoiqu'il n'entre pas dans notre tâche de le faire, c'est parce que de la comparaison naît un bon jugement. Or, placer Scoutetten à côté de Félix Maréchal, c'était rapprocher les deux hommes les plus dissemblables : l'un vif, prompt à s'engager, impétueux dans ses mouvements ; l'autre calme, grave, réfléchi, impassible en apparence. Scoutetten homme de recherches rapides, multiples, insatiable à l'œuvre, écorchant quelquefois le terrain scientifique sans le creuser profondément ; l'autre, véritable encyclopédie de faits, rangés dans ses casiers cérébraux avec leur étiquette qui ne permettait jamais la moindre méprise. Ce dernier, dont la conversation était imagée, gracieuse, teintée quelquefois d'une légère ironie de bon aloi, se faisait écouter (cela semble incroyable si nous ne l'avions tous vu) même de ceux qui, parlant toujours, n'écoutent jamais que ce qu'ils disent. Si on l'avait interrompu, il y était si peu habitué, qu'il se serait arrêté tout court et que l'interrupteur eût rougi.

Scoutetten était doué d'une faculté d'assimilation extraordinaire, qui lui a parfois rendu de mauvais

services et l'a empêché souvent d'être lui-même, d'émettre ses idées à lui, avec l'indépendance du savant et de conserver le caractère absolu de l'originalité. Mémoire ou faculté de se souvenir et assimilation ne sont pas deux mots identiques ; l'homme qui se souvient tire parti de ses souvenirs, et Platon prétendait que les connaissances que nous acquérons sont moins de nouvelles connaissances que des réminiscences de ce que nous avons su autrefois.

L'homme qui s'assimile, est exposé à s'approprier les idées d'autrui en se bornant à en modifier l'exposition, la forme, le vêtement, tout en y ajoutant ses propres idées, son appréciation. C'est là un écueil qu'il est difficile d'éviter, et c'est ce qui fait que Scoutetten n'a jamais vu poindre à l'horizon scientifique une chose nouvelle sans s'en emparer aussitôt pour la vulgariser au profit de tous ; aptitude qu'il possédait au suprême degré et de laquelle il avait raison d'être fier. Cependant, n'allez pas croire que Scoutetten ne vivait qu'avec les idées d'autrui, bien loin de là ; car il en avait trop lui-même, et ce qu'il voyait de nouveau, il l'avait pensé déjà, c'est ce qui lui a valu souvent le reproche immérité de reproduire simplement ce qui avait été dit par d'autres. Il arrive souvent que lorsqu'une idée est mûre, qu'elle est dans l'air pour ainsi dire, elle apparaît en même temps à plusieurs hommes dont aucun n'a copié l'autre.

S'assimiler chez Scoutetten, veut dire reconnaître les idées qni surgissent comme les siennes propres, ce qui ne l'empêchait pas d'intervenir dans toute discussion avec un immense savoir, avec des aperçus nouveaux qui naissent au moment même, et c'est alors qu'il était vraiment original et digne d'être écouté.

Voilà ce que nous avons à vous dire de Scoutetten.

A chaque pas que nous avons fait dans la lecture de ses œuvres, nous avons été de plus en plus émerveillé, nous le répétons, et nous ne pouvons encore nous empêcher de regarder comme prodigieux tout le travail qu'il a dû s'imposer pour traiter tant de questions diverses, faisant sans cesse preuve d'une érudition immense, qu'un moment on a pu croire superficielle, parce que dans les discussions il avait l'habitude de citer un grand nombre de noms d'auteurs dont l'énumération désarçonnait souvent ses contradicteurs; mais en réalité il avait lu, compulsé, médité les œuvres de ceux qu'il invoquait à l'appui de sa manière de voir.

Mais ce savant dont la mort est si regrettable, joignait aux facultés intellectuelles supérieures dont il était doué, un immense fond de bonté et de bienveillance. Il était bien heureux quand il pouvait obliger quelqu'un ; il revoyait avec un grand bonheur, je dirai presque avec orgueil, ses anciens élèves, et quand on le connaissait intimement on ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

(Extrait des Mémoires de l'Académie de Metz, année 1871-72.)